

réchal de Richelieu devant Mahon, avait attaqué la flotte du célèbre amiral Byng et l'avait vaincue; l'infortuné commodore paya cette défaite de sa tête quand il fut de retour à Londres. Le marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada, venait d'enlever aux Anglais les forts Ontario, Oswego et Saint-Georges, les boulevards de leurs possessions dans l'Amérique du Nord. Le maréchal d'Estrées venait également de racheter la honte de ses anciennes défaites par la victoire inespérée d'Hastembeck. Ensuite les revers se succédèrent presque sans interruption; la courtisane qui pesait sur la France entrava effrontément la marche des armées victorieuses, remplaça les généraux par des hommes vils et méprisables, sans aucune capacité, et par la valetaille dorée qui encombrait ses antichambres. Il en résulta que la France vit ses armées taillées en pièces, ses flottes détruites, ses possessions en Afrique, en Amérique et dans les Indes conquises, son commerce maritime entièrement anéanti.

Le mal devint si grand, que l'abbé de Bernis, ministre d'état, se décida, pour alléger les maux de la nation, de concert avec ses collègues, à proposer à Louis XV d'entrer en arrangements avec les puissances ennemies et de mettre un terme à la guerre. La favorite ne goûta nullement l'avis, et fit renvoyer le ministre. Le duc de Choiseul fut rappelé de son ambassade de Vienne et installé à la place de l'abbé de Bernis; la marine fut donnée à Berryer, la guerre au maréchal de Belle-Isle, et les finances à Bertin.

Dès lors l'administration du royaume se trouva abandonnée à une sorte de gaspillage organisé; les ministres du roi, espèce de loups-cerviers toujours affamés, se mirent à

dévorer la substance du peuple et à trafiquer de son sang; chaque revers, chaque défaite de nos armées étaient prévus, calculés, dans les petits appartements de Versailles, entre ces misérables et la Pompadour, et l'on supputait ce qu'ils devaient rapporter.

A l'exemple des ministres, les généraux d'armée, les chefs d'escadre, se mettaient à la solde de l'Angleterre et vendaient la destruction de leurs troupes ou de leurs flottes. De tous côtés on n'entendait parler que de perfidies, de lâchetés et de trahisons; au dedans comme au dehors, la France était réduite au dernier degré d'abaissement et de misère. La cour seule était brillante, les fêtes succédaient aux fêtes; l'or ruisselait sur les tables de jeu; cet or était celui des Anglais et le prix du sang; honte, infamie!

Pour Louis XV, il continuait sa vie de crapuleuses débauches, ne s'inquiétant nullement du sort des peuples. Heureusement Dieu eut pitié de ce beau pays de France: le roi d'Espagne, Ferdinand VI, mourut sans enfants et laissa la couronne à son frère consanguin Charles III, qui déjà occupait le trône de Naples. Ce prince provoqua une confédération de toutes les branches de la maison de Bourbon, pour établir la prédominance de cette famille sur les autres souverains de l'Europe, et forma le fameux pacte de famille. L'un des résultats les plus importants de ce traité fut de donner à la France l'appui de l'Espagne, et de la mettre en état de repousser une invasion étrangère. A cela près, l'Angleterre avait atteint son but et réalisé ses sacrilèges espérances; notre marine était détruite et nos colonies conquises. Il est vrai que pour arriver à ce résultat le cabinet de Saint-

James avait prodigué les millions et augmenté la dette publique; mais, après tout, qu'était-ce pour l'aristocratie anglaise que la perte de quelques milliards dont la charge retombait sur la nation, en comparaison de l'anéantissement d'une puissance rivale qui pouvait un jour lui disputer l'empire des mers! On ne doit donc pas être étonné que la Grande-Bretagne consentit à cesser la guerre continentale. Des négociations conduites par le duc de Nivernois et par le duc de Bedford amenèrent le honteux traité de Paris, qui plaçait la France au rang des nations déchues.

Tant d'opprobre et d'infamie ne fit pas rentrer en lui-même le méprisable Louis XV; au contraire, il affecta d'établir plus de pompe que jamais pour insulter à la misère publique; il ne mit aucun frein dans ses dépenses, doubla le nombre des ganymèdes et des pauvres jeunes filles destinés à ses plaisirs, et joua des monceaux d'or. Indifférent par égoïsme à ce qui concernait même les intérêts de son trône, il le voyait s'écrouler sans terreur, ne paraissant occupé qu'à chercher des distractions dans la lecture de relations grivoises ou d'anecdotes scandaleuses, fabriquées par le duc de Choiseul, sur les intrigues des souverains et des princesses des autres cours de l'Europe, ou bien encore à tourner des tabatières pour ses favoris, et des phallus pour ses élèves du Parc-aux-Cerfs; si parfois ses courtisans, effrayés par les clameurs du peuple et tremblants pour leur avenir, lui manifestaient des craintes sur la marche des événements, il se contentait de répondre: « Bah! tout cela durera plus que moi; peu m'importe quand je serai mort que la monarchie périsse et la France avec elle! »

Les vieilles traditions de respect pour la personne du roi étaient encore si profondément enracinées dans les esprits, que malgré les turpitudes de Louis XV le peuple ne se révoltait pas contre lui, et rejetait toutes les fautes de son gouvernement sur la favorite. Cette animadversion générale dirigée contre la marquise de Pompadour sembla être le présage de sa chute; le monarque, par sentiment de lâcheté autant que par fatigue, s'éloigna de jour en jour davantage d'une femme qui était devenue l'objet de l'exécration générale, et se rapprocha du duc de Choiseul, ambitieux hypocrite qui s'avancait à pas comptés vers un but qui n'était rien moins que l'exercice de la puissance souveraine sous le titre de premier ministre. Ce seigneur avait débuté à l'armée sous le nom de comte de Stainville, et s'était élevé peu à peu jusqu'au grade de lieutenant général; il avait ensuite épousé la sœur de la duchesse de Gontaut, l'une des plus riches héritières du royaume; puis il était devenu l'amant de la marquise de Pompadour, et avait obtenu par elle, successivement, plusieurs ambassades, le titre de duc et pair, le ministère de la guerre, celui des affaires étrangères, de la marine, et la haute main sur les finances. Son crédit n'était cependant justifié ni par des connaissances fort étendues ni par un esprit supérieur. Le duc de Choiseul avait seulement eu le bonheur d'être distingué par la fille du boucher Poisson, et de plaire à Louis XV en le récréant par le récit de chroniques scandaleuses sur les souverains étrangers, sur sa propre sœur, la belle et incestueuse duchesse de Grammont, et surtout en se montrant, en toutes occasions, l'ennemi déclaré de monseigneur le dauphin, contre lequel sa majesté conservait



une haine secrète depuis l'attentat de Damiens, en raison des soupçons qu'elle avait conçus sur la participation occulte de son fils dans le crime. Le duc de Choiseul, pour ces causes, était devenu le personnage le plus important de l'état; lui seul traitait avec le clergé, avec le parlement et avec les écrivains dont la puissance devenait redoutable, et soit par lui-même, soit par son cousin le duc de Praslin, il embrassait les diverses branches de l'administration qui étaient confiées à d'autres ministres.

Ainsi l'astre de la marquise de Pompadour pâlisait singulièrement, et déjà l'on pouvait prévoir le moment où il s'éclipserait de l'horizon, lorsque la favorite tomba gravement malade à la suite de parties de débauches faites au château de Choisy. Dès les premiers jours, elle comprit que la science serait impuissante pour la sauver, et elle ne s'occupa plus que de mourir en reine. Elle se fit transporter au château de Versailles, présida le conseil, quoique mourante, et jusqu'à sa dernière heure donna audience aux ambassadeurs, aux princes, aux évêques et à tous les grands seigneurs de la cour. Enfin le 15 avril 1765 elle rendit le dernier soupir. Une heure après, par ordre de Louis XV, on jeta le cadavre encore chaud sur une civière, et deux laquais le portèrent à l'hôtel de la marquise. Sa majesté se mit à une fenêtre pour voir le cortège traverser la cour; et comme le temps était à l'orage, elle dit à un de ses familiers: « Cette » pauvre femme aura un mauvais temps pour son dernier » voyage. » Le roi ne versa pas une seule larme sur le sort de la marquise, et le soir même de l'événement il se rendit, suivant son habitude, à l'infâme Parc-aux-Cerfs.

Les bruits d'empoisonnement qui avaient circulé lors de la fin prématurée de madame de Châteauroux se reproduisirent à la mort de madame de Pompadour; les jésuites furent accusés d'avoir sacrifié à leur vengeance cette courtisane devenue leur ennemie; mais ils s'en disculpèrent et rejetèrent le crime sur le duc de Choiseul.

Ces accusations n'eurent aucune influence sur l'esprit du roi; sa majesté parut au contraire plus disposée que jamais à abandonner les rênes de l'état au ministre favori. Rien ne se fit plus dans le royaume que par les ordres du duc de Choiseul; le dauphin lui-même montra pour le duc une extrême déférence, et se condamna à une vie très-retirée pour convaincre son père qu'il n'avait aucune des vues ambitieuses qu'on lui prêtait.

Louis XV, toujours en garde contre ce prince, voulut tenter une épreuve et s'assurer si les sentiments d'abnégation qu'il affichait étaient réels; en conséquence il commanda au ministre de former un camp à Compiègne, et invita toute la cour à venir assister aux manœuvres. Le dauphin, qui aimait beaucoup les exercices militaires, ne put résister à la tentation: il accourut à Fontainebleau, prit la direction des troupes, et se livra avec ardeur aux soins que nécessitait le commandement de l'armée. Cette excessive activité lui devint fatale; à la suite des manœuvres il fut pris d'un mal étrange, qui en peu de jours le conduisit aux portes du tombeau. Quand il n'y eut plus d'espoir de le sauver, les médecins vinrent annoncer au roi que son fils n'avait pas deux jours à vivre. Louis XV ne parut ni affligé ni surpris de cette terrible déclaration; il ordonna froidement qu'on fit les pre-

paratifs de départ, afin qu'il pût quitter Fontainebleau dès que son fils aurait fermé les yeux. Le malheureux dauphin, qui apercevait de sa fenêtre le mouvement qu'on se donnait pour charger à la hâte les voitures de bagages, ne put retenir ses plaintes, et s'écria douloureusement : « Hélas ! la mort tarde » trop à venir, car j'impatiente bien du monde. » A tort ou à raison on attribua encore cet événement à un crime, et on en accusa le roi et son ministre. La dauphine n'ayant pas tardé à suivre son mari, on parla ouvertement d'une tasse de chocolat empoisonné qui lui avait été présentée par des gens vendus au duc de Choiseul ; enfin, la reine étant morte quinze jours après, on alla jusqu'à appeler le roi un nouveau Néron.

Ces inculpations fausses ou non frappèrent d'épouvante Louis XV. Le lâche et crapuleux monarque feignit un retour sur lui-même, parla de faire pénitence, ferma son harem, renvoya ses maîtresses, et s'en tint à ses filles et à la belle duchesse de Grammont, dont il partageait les faveurs avec le duc de Choiseul. Mais cette existence ne tarda pas à le fatiguer ; les projets de réforme furent abandonnés, le Parc-aux-Cerfs fut rouvert, et les saturnales recommencèrent comme auparavant. De nobles dames, des bourgeoises, de pauvres filles enlevées à leurs parents, vinrent successivement habiter ce lieu infâme ; et après avoir été souillées des embrassements de ce sardanapale, laissèrent la place à d'autres victimes.

Cependant le maître s'ennuyait toujours ; l'abus des plaisirs avait émoussé les ressorts de son organisation. Chaque jour il demandait à Lebel, son premier valet de chambre et son pourvoyeur, une femme qui sût réveiller en lui de nou-

velles ardeurs et qui pût faire diversion aux amours faciles de son sérail. Enfin le hasard le servit à souhait. Un soir que Lebel parcourait les lupanars de Paris pour recruter quelque nouveau sujet destiné au Parc-aux-Cerfs, il rencontra un certain comte du Barry, qui exerçait la profession de rufiano, et lui conta l'embarras où il était pour plaire au roi. Le comte lui promit de le tirer d'affaire et de lui procurer la plus éhontée courtisane du royaume. Le lendemain il lui amena une jeune fille, véritable merveille de beauté ; c'était Marie-Jeannè Gomart de Vaubernier, fille d'un commis aux barrières du village de Vaucouleurs.

Cette courtisane, qui devait remplacer la Pompadour et régner sur la France avec le titre de favorite, était venue à Paris dès l'âge de neuf ans et avait été placée chez une marchande de modes, qui tenait en même temps une maison de prostitution. De là elle était entrée dans le lupanar de la fameuse Gourdan, où elle se trouvait encore quand le comte du Barry eut l'idée de la présenter à Lebel pour le satrape de Versailles. Il arriva ce que le protecteur de la Gomart avait prévu. Elle charma le roi à tel point, qu'en sortant de ses bras, sa majesté avoua aux courtisans admis à ses orgies, que jamais aucune femme ne lui avait fait connaître d'aussi ineffables voluptés. L'un des seigneurs se hasarda de dire que la nouvelle pensionnaire du Parc-aux-Cerfs sortait d'un lieu de débauche, et qu'elle se trouvait inscrite sur les registres des filles d'amour. Sa majesté répliqua que la chose lui importait peu, que la belle lui plaisait, et qu'elle figurait à la cour au milieu des princesses.

En effet, par les ordres du roi, on se mit en quête d'un

mari pour donner un nom à la favorite; ce qui fut bientôt trouvé. On la fit épouser à Guillaume du Barry, le frère du rufiano qui l'avait procurée à Lebel, et immédiatement après la belle fut installée à Versailles, sous le titre de comtesse du Barry. Aucun des seigneurs n'osa d'abord montrer quelque considération pour une effrontée courtisane que la plupart d'entre eux avaient possédée dans le lupanar de la Gourdan; ensuite ils s'enhardirent, et pour plaire au maître, ils visitèrent assidûment la favorite.

Louis XV, de plus en plus sous le charme, combla d'honneurs et de richesses la nouvelle comtesse, lui fit étaler un luxe de reine, osa l'assimiler aux membres de sa famille, et contraignit ses filles à l'admettre dans leurs orgies. Sa majesté voulut également que la favorite eût les honneurs de la présentation officielle à la cour, ce qui était un pas très-difficile à franchir, même pour le roi, eu égard aux sottes idées que l'on avait à cette époque sur l'étiquette. Les nobles dames, qui étaient jalouses de la Pompadour, criaient au scandale; les filles du roi, mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, qui ne pouvaient pardonner à une courtisane de leur avoir enlevé la honteuse tendresse de leur père, protestaient contre son élévation; la comtesse de Grammont, furieuse de se voir dédaignée, déchaînait contre sa rivale son frère le duc de Choiseul et son cousin le duc de Praslin pour empêcher que le roi se fit présenter la du Barry; les ministres s'agitaient, les ambassadeurs adressaient des notes à leur gouvernement, les ecclésiastiques faisaient des représentations, et les magistrats des remontrances pour prévenir cette cérémonie ignominieuse.

Il semblait réellement, à voir tout le mal qu'on se donnait, que les constitutions du royaume, le salut de l'état et le maintien de l'équilibre européen dépendissent de cet événement. Le duc de Choiseul, oubliant qu'il devait sa fortune à la fille du boucher Poisson, déclarait qu'il était prêt à renoncer au ministère plutôt que de souffrir que le roi avilît sa couronne; les princes se rangeaient à son parti, et les parlements applaudissaient à sa résolution.

Sa majesté, effrayée des obstacles apportés à la présentation de la favorite, paraissait sur le point d'y renoncer, lorsque le maréchal de Richelieu intervint, plaida la cause de la du Barry, et fit judicieusement observer à Louis XV qu'il était roi, par conséquent maître de faire toutes ses volontés, et qu'il n'avait à rendre compte de ses actions qu'à Dieu. La présentation de la favorite fut décidée. Une autre difficulté s'offrit; aucune dame ne voulut servir d'introductrice: le maréchal de Richelieu y pourvut encore; il alla chercher dans les couloirs du palais de justice une madame de Béarn, vieille plaideuse ruinée, à qui l'on donna deux cent mille livres pour cette importante affaire. La cérémonie eut lieu; Jeanne Gamart, la courtisane du lupanar de la Gourdan, fut présentée officiellement et prit place à la cour au milieu des princesses du sang et des duchesses.

A partir de ce jour, s'ouvrit pour la France le règne de Cotillon III; la comtesse du Barry fut toute-puissante dans l'état, et éleva au faite des grandeurs les ambitieux qui s'étaient attachés à sa fortune. On vit le maréchal de Richelieu, l'abbé Terray, contrôleur général des finances, et le chancelier Maupeou, ramper lâchement aux pieds d'une